

Richard Millet

La Gloire des Pythre

Roman



P.O.L

La Gloire des Pythre

DU MÊME AUTEUR

aux éditions P.O.L

L'INVENTION DU CORPS DE SAINT MARC, 1983

L'INNOCENCE, 1984

SEPT PASSIONS SINGULIÈRES, 1985

L'ANGÉLUS, 1988

LA CHAMBRE D'IVOIRE, 1989

LAURA MENDOZA, 1991

ACCOMPAGNEMENT, 1991

L'ÉCRIVAIN SIRIEIX, 1992

LE CHANT DES ADOLESCENTES, 1993

CŒUR BLANC, 1994

LA GLOIRE DES PYTHRE, 1995

L'AMOUR MENDIANT, 1996

L'AMOUR DES TROIS SŒURS PIALE, 1997

chez d'autres éditeurs

LE SENTIMENT DE LA LANGUE, Champ Vallon, 1986

LE PLUS HAUT MIROIR, Fata Morgana, 1986

BEYROUTH, Champ Vallon, 1987

LE SENTIMENT DE LA LANGUE II, Champs Vallon, 1990

LE SENTIMENT DE LA LANGUE I, II, III, La Table ronde,
1993, prix de l'Essai de l'Académie française

UN BALCON À BEYROUTH, La Table ronde, 1994

CITÉ PERDUE, Fata Morgana, 1998

AUTRES JEUNES FILLES, avec des illustrations d'Ernest
Pignon-Ernest, Éditions François Janaud, 1999

LE CAVALIER SIOMOIS, Éditions François Janaud, 1999

LA VOIX D'ALTO, Gallimard, 2002

L'ACCENT IMPUR (théâtre), Éditions Dar An Nahar, Beyrouth,
2002.

Richard Millet

La Gloire des Pythre

Roman

Édition revue par l'auteur

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1995, 2003
ISBN : 2-86744-481-0

www.pol-editeur.fr

*Les âmes innocentes ont-elles aussi
les pleurs et les amertumes de la pénitence?*

Bossuet

PREMIÈRE PARTIE

Prunde

En mars, ils se mettaient à puer considérablement. Ça sentait bien toujours un peu, selon les jours, lorsque l'hiver semblait céder et que ça se réveillait, se rappelait à nous, d'abord sans qu'on y crût, une vraie douleur, ancienne et insidieuse, que l'on pensait éteinte, qu'on avait fait mine d'oublier et qui revenait, par bouffées, haïssable comme les vents d'une femme aimée; et ça poursuivrait tous ceux qui l'auraient respirée – Chat Blanc plus que les autres, qui sentirait l'odeur douceâtre, un peu sucrée, puis sure, maligne, triomphale et révoltante, longtemps après qu'il aurait quitté la combe natale, à Prunde, sur le bord oriental du haut plateau, dans le temps que le siècle s'achevait, qu'on entrait dans un âge nouveau et que nous étions oubliés sur notre socle de granit, martelés sur la pierre par la misère et par le froid, hors du temps, sinon éternels, non pas en tant qu'individus mais de père en fils, et du fond des âges, dans la pérennité sonore des patronymes et des prénoms, et d'une fibre et d'un grain aussi puissants que le hêtre, la pierre, l'hiver ou le vent du nord sur la lande.

Il sentirait jusqu'à la fin l'odeur des corps que l'on gardait à la mauvaise saison, s'il y avait trop de neige, d'abord dans l'ancien grenier des Gorce, puis dans cette baraque sur pilotis qui ressemblait à un clapier dressé contre le ciel et qu'on avait fini par élever derrière chez Niarfeix, à l'entrée d'un grand pré en pente douce qui se redressait à son extrémité en se tordant comme pour ne rien perdre de la lumière, de cette belle et froide lumière du nord-est dont les plus rudes d'entre nous tiraient leurs certitudes.

L'odeur, quand elle se réveillait dans d'autres vents que ceux qui tombaient de Gentioux ou du Franc-Alleud, butait d'abord contre la grange de Niarfeix, et, sans s'attarder à cette basse muraille de pierre grise, s'élevait à la verticale des toits et des pentes de Prunde, fléchissait, planait au-dessus de nos têtes pour retomber au cœur du hameau où les bêtes la respiraient les premières : elles se mettaient à mugir, à souffler, à tirer sur leurs chaînes, à donner des coups de corne ou de sabot, tandis que les chiens cessaient d'aboyer, s'aplatissaient sur la pierre des seuils et regardaient les gens d'un air méfiant, babines étrangement retroussées, yeux luisants. Seule la basse-cour semblait indifférente, et aussi les oiseaux qui la traversaient avec des cris perçants, presque joyeux et insolents, tandis que nous feignions de nous y faire, même si, d'heure en heure, jour après jour, et la nuit, surtout, au redoux, elle nous soulevait toujours mieux le cœur, nous coupant l'appétit, nous inclinant à boire, à parler ou à nous taire plus que de raison. Mais alors la raison n'avait plus guère cours ; nous ne pouvions oublier l'odeur ni, avec elle, ceux qui venaient de nous quitter, ni les autres, ceux qui étaient morts depuis si longtemps qu'il ne leur restait plus que cette puanteur anonyme pour se rappeler aux vivants. La peine était pourtant bien là, la peine de ceux

que l'hiver trouvait soudain orphelins, ou veufs, ou esseulés ; la peine aussi de ceux qui ne savaient compatir et qui avaient peur de se retrouver plus tôt qu'ils ne pensaient exposés à leur tour dans la grande lumière des morts, disait le vieux Rebelier qui ne parlait jamais comme tout le monde ; et ils se reniflaient, ces transis, pour voir s'ils ne se mettaient pas à puer déjà.

C'était donc la neige qui nous empêchait, en ce temps-là, de quitter notre entaille au flanc du plateau, si obscure sous ses grands arbres que nous avons fini par croire ce que disait de nous le curé de Saint-Sulpice : que nous étions ombrageux, rétifs et opiniâtres (des gourles, ajoutait-il, qui avaient oublié qu'il existe des villes blanches et roses, des rivières lentes, des rivages sans fin, des hommes qui ne parlaient pas notre patois), et que les monts d'Auvergne, à l'horizon, quand on avait grimpé les trois kilomètres de chemin en lacets et atteint la route qui débouche sur la lande, nous apparaissaient avec leurs hautes neiges sur l'azur aussi lointains et fabuleux que les montagnes du Tibet.

Nous n'avions pas le droit, à Prunde, d'ensevelir nos morts. Ni église, ni mairie, ni école : quelques feux assez récents, assemblés là parce que les vents y sont un peu moins violents que là-haut, sur la grande table de pierre, et que la plaine, de l'autre côté, en contrebas, par-delà les forêts et les collines, a l'air, dans sa profondeur bleu sombre, aussi peu habitable que l'océan. Et lorsque le vent noir cédait, que ça soufflait du côté de la Creuse et de la Haute-Vienne, que la pluie faisait gonfler les portes et les doigts des pauvres vieux, alors, disions-nous, les morts commençaient à parler ; et nous sentions que le temps approchait où il nous faudrait préparer les charrettes. L'un de nous partirait dans la nuit et monterait jusqu'à Saint-

Sulpice, Millevaches ou Chavanac, pour nous annoncer. Et dès l'aube, tout Prunde était sur pied, autour de plusieurs feux allumés à l'entrée du grand pré et dans la cour des Gorce. Quelques vieilles, trop faibles pour suivre les voitures, ne s'étaient pas couchées, avaient veillé dans la maison des morts, devisant ou priant, ou se taisant – ce qui était la même chose, le même dialogue avec les disparus, rappelant leur histoire, inlassablement, parce que c'était la seule façon de lutter contre l'odeur et de garder un peu de dignité, et remâchant de leur voix usée ce qui les distinguait des charognes qu'on devenait, là-bas, sur les pilotis que le vent faisait tressauter dans la nuit : des histoires, celle des défunts ou la leur, à elles, ou bien d'autres – c'étaient souvent les mêmes, à peu de chose près ; et on venait une dernière fois les écouter, des femmes surtout, malades ou en relevailles, qui ne pourraient non plus accompagner les charrettes et qui, plus tard, un autre hiver, rediraient ces histoires quand ce seraient les parleuses qui pueraient sur les pilotis.

Comment ne pas songer à ce que nous deviendrions, dans nos mauvais cercueils, pauvres charognes plus à plaindre que nos bêtes, et trouver en nous assez de bonté pour que cette odeur, subtile et grossière, insolente même, ne nous dressât pas contre nos morts, ni les uns contre les autres, mais nous attendrît un peu, nous apitoyât sur eux comme sur nous qui deviendrions semblables à eux, tout de même que nous finissions par ne plus haïr les monstres que nous avons pu engendrer et que (quand nous ne les tuions pas de nos propres mains ainsi que l'avait fait le fermier Chaudagne, près de Gioux) nous laissions vivre en paix au fond de nos maisons ? Alors nous avons pitié ; nous avons peur de voir la vérité en face ; ce travail-là n'était pas pour nous. Et ils resteraient là, les vieux, les

femmes faibles et les innocents, le chapelet aux doigts ou une branche de buis, assis sur des bancs ou des tabourets de traite, autour d'une chandelle, d'une lampe Pigeon, ou même d'un peu d'huile brûlant au creux d'une grosse pomme de terre, après s'être tenus debout, dans l'aube, à l'entrée du grand pré, avec les autres, mais un peu en retrait, comme s'ils n'appartenaient pas tout à fait au jour, à ce jour-là du moins, et que pour de longues heures ils dussent être rendus à la semi-obscurité des chambres et des salles froides au fond desquelles leurs visages blanchiraient, s'ouvriraient, se délieraient à mesure que l'odeur s'éloignerait de Prunde.

D'ailleurs, nous n'aurions pu nous résoudre, si nous en avions eu le droit, à les donner simplement à la terre, ici même, sans curé ni officier de santé (et nous ne les vidions ni ne les salions comme on le murmurait à Meymac depuis qu'on y avait vu le père Rebelier feuilleter une brochure de taxidermie). Nous étions de vrais chrétiens, sans doute pas bien braves mais point pires qu'ailleurs, et nous aurions eu trop peur qu'enterrés comme ça, en terre non consacrée, les âmes de nos morts fussent perdues et revinssent hurler avec les vents des hivers futurs dans les bois et les champs et jusque dans nos cheminées. Nous préférions nous en tenir à l'odeur; c'était du moins ce que nous soutenions, à l'automne, farauds et grimaçants, lorsque nous commençons à redouter que l'un d'entre nous ne passât point l'hiver et que nous regardions de travers les vieillards et les malades.

C'était le grand Niarfeix, avec l'aîné des Gorce, qui irait ouvrir la porte de la baraque et en tirerait les cercueils, en tremblant un peu sur l'échelle, la figure enveloppée d'un cache-nez, un grand chapeau de feutre noir sur la tête. On entendrait le bois racler dans l'aube, avec le vent dans les

branches des grands peupliers de la source, les murmures des femmes, les cris lointains des corneilles et des choucas, le bruissement des ruisseaux qui dégelaient. Tout Prunde se tiendrait derrière la charrette attelée de vaches rousses qui rechigneraient à s'approcher trop des pilotis ; et il faudrait agiter sous leur mufle d'incessantes poignées de foin. Cela, Chat Blanc l'avait souvent fait, tout de même qu'il avait empêché, assis au bord du pré, les corbeaux de s'assembler trop nombreux sur le toit de la baraque, et aussi surveillé les feux de feuilles et de bois humide qu'on allumait parfois dans la cour des Gorce, près de la source, et devant chez Niarfeix, lorsque le vent tournait, pour tenter de ruser avec l'odeur. Il avait, comme les autres, accroupi devant la maison des morts, connu très tôt ce tête-à-tête silencieux avec les nuages, le ciel trop bleu, le froid, les disparus – avec l'odeur plutôt, contre laquelle on ne pouvait décidément pas grand-chose : elle s'engendrait elle-même, sans cesse, faisait semblant de faiblir, de disparaître, se déguisait, était près de sentir bon, pour mieux resurgir et se mêler à tout, sans qu'on pût s'y faire, ni s'y résigner vraiment. Elle nous ramenait à nous-mêmes, nous sommait de regarder en nous ; et si on ne la haïssait pas tout de suite, c'était (du moins dans les premiers temps de l'hiver) qu'elle nous faisait apprécier le peu que nous étions ; alors, malgré le froid, nous nous rappelions que nous étions en vie, que l'hiver n'était pas plus éternel que nous, et que nous avions su rire.

Pendant les grands froids, Dieu merci, on ne la sentait pas ; si bien que nous avons fini, nous qui n'avions ni curé, ni maire, ni maître d'école et aux yeux de qui le grand Niarfeix, parce qu'il possédait trois vaches et deux arpents de plus, passait pour un notable, nous avons fini par aimer le gel, furieusement, qui faisait taire les morts, les pauvres

morts enfin étranglés, songions-nous sans remords, entre leurs mauvaises planches. Et puis on riait, réapprenait à manger, à sourire ; on écoutait le cadet des Gorce soutenir que nous avions bien tort de nous plaindre, que cette odeur-là n'était rien à côté de ce qu'il avait respiré dans les rues de Bort, près des tanneries ; rien non plus, ajoutait le petit Vedrenne, en comparaison d'un cul de femme mal-propre ; et il se vantait d'avoir senti ça dans un bordel de Périgueux, pendant son service militaire ; et ça puait bien davantage sous les jupes de la mère Moreau, murmura-t-il en désignant de la tête une petite vieille assise dans l'âtre, le visage abîmé dans ses rides et qui n'entendait pas.

On ne s'y faisait donc pas. On faisait semblant. On voulait rester digne et on vivait bruyamment, pour s'étourdir. Beaucoup s'inventaient de l'ouvrage dehors, dans les bois, sur les pentes de la combe, dans les ravins d'en bas, malgré les vents qui leur frappaient la bouche. Jamais on ne s'affaira davantage, chez nous, et avec une fureur plus noire ; jamais nos bois ne furent mieux éclaircis, jamais on ne traqua le renard aussi loin de nos feux, jamais nos vies ne furent aussi semblables à celle d'un enfant qui a peur. Il arrivait même qu'on sentît l'odeur les hivers où il ne mourait personne. Bien des années plus tard, Chat Blanc se rappellerait combien il l'avait haïe, cette odeur, dès qu'il la respira, ses lentilles avalées et rendues aussitôt qu'il avait compris que c'était la mère Coupat qui puait de la sorte et avant même qu'il sût ce que c'était que la mort – ce qu'il connut l'hiver où mourut Firmin Rebelier, celui-là même qui disait que les morts parlaient et qui devait à présent parler au milieu d'eux. On l'appela dès lors le pauvre Firmin, car ils devenaient pauvres, dès qu'ils mouraient, plus misérables encore qu'ils ne l'avaient été pendant toute leur vie, c'est-à-dire entrés dans la grande pitié comme dans les

puissants vents d'hiver, et puant plus qu'aucune carcasse de bête, et apportant avec eux le souvenir des autres hivers, rendus à la même odeur, désespérante et anonyme, où ils continuaient de mourir et qui semblait à la fin ne plus venir de nulle part ; si bien que la combe de Prunde était devenue – et d'abord pour nous autres – un endroit quasi maudit dont la pestilence s'élevait, disait-on, jusqu'au plateau avant d'atteindre le ciel.

Et on finissait par plaindre ces pauvres morts, oui, par accepter de les plaindre, faute de les regretter, tout comme là-haut, à Saint-Sulpice, Chavanac ou Millevaches, on devait bien finir par nous plaindre, nous qui étions devenus, sinon des damnés, du moins de muets intermédiaires entre les vivants et les morts. Oui, nous les plaignions de sentir si abominablement et de ne pas se décider à s'en aller ; et il nous fallait encore mieux nous indigner, prendre sur nous et garder notre pitié pour les vrais jours de colère, même s'il apparaissait qu'en fin de compte l'odeur nous protégeait d'une plus grande indignation, si nous avions pu y songer, encore que la pensée nous effleurât par moments de ce que jour après jour devenaient les corps qui reposaient sur les pilotis. De quoi on ne parlait cependant jamais, ni ne voulait avoir une idée qui dépassât le frisson ou l'obscur souvenir de charognes oubliées dans les ravines ; car ce n'était plus là, comme l'avait dit le curé de Saint-Sulpice, l'affaire des hommes ni de Dieu, mais une affaire entre la terre et les hommes, une restitution mystérieuse et simple, la condition du pardon.

C'est en Corrèze, sur le plateau de Millevaches, l'histoire de la famille Pythre, une histoire qui va de la fin du siècle dernier à nos jours.

Au commencement, il y a André Pythre qui arrive un soir au village, venu d'un canton voisin, le bout du monde, avec une demi-idiote, sa femme ou sa domestique, on ne sait. André Pythre est un personnage hors du commun, taciturne et mélancolique, en qui semblent se résumer des siècles de privations et d'entêtement à survivre en même temps qu'une volonté féroce de s'en sortir, d'échapper au nom impossible, au granit, à l'eau, au ciel trop bleu, à la jalousie des autres, à cette terre noire et froide qu'il faut disputer aux genêts, aux ajoncs, à la pierre.

Mais comment vaincre la "maudissure" qui vous suit, vous et les vôtres depuis si longtemps, comment vaincre ce qui gît en vous-même et vous entraîne vers le silence et la nuit ?



23 €
936221-1
ISBN : 2-86744-481-0
09-95



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SOOS